

## De jeu en Je, l'utilisation du dessin chez un adolescent en thérapie

**Anne Boisseuil**

**Comment par le jeu, le squiggle, un jeune adolescent tente de construire des limites intra-psychiques ?**

**Comment chez un adolescent le refoulement passe par une phase de régression somatique ?**

Jean est un jeune garçon que je reçois en thérapie depuis bientôt un an. Il est au collège dans un établissement où les résultats scolaires ont une grande importance. Il est le dernier né d'une fratrie de trois garçons et ce qui le distingue particulièrement est la grande différence d'âge entre lui et ses frères aînés car il a 15 ans de moins que le plus jeune et 20 ans avec l'aîné.

Les parents de Jean sont de jeunes retraités qui ont élevé ce fils né sur le tard avec beaucoup d'attention et un plaisir singulier : un enfant pour le plaisir de leur retraite, inattendu. Jean a deux prénoms mais il ne se fait appeler que par le second, le premier restant, dans un premier temps, présenté comme un prénom accolé, sans sens.

Le premier entretien se fait avec la mère et Mathieu-Jean. La mère se présente comme une femme dynamique, elle prend rapidement la parole dans l'entretien tandis que son fils au début reste en retrait. Il est d'allure pouponne, le corps rond, le visage constellé de taches de rousseur, les yeux rieurs... La mère commence en racontant que ce qui l'inquiète aujourd'hui est la persistance chez son fils d'une énurésie diurne et d'une prise de poids.

Dès le début de l'entretien elle parle des hommes de la famille, ses fils aînés dont elle souligne la différence d'âge et l'autonomie professionnelle. Elle poursuit en disant que les deux grands-pères sont morts et ce à des moments de vie importants pour Jean.

Le grand-père paternel est décédé un mois après la naissance de Jean et le grand-père maternel il y a trois ans, d'un cancer. Le père de Mme était cuisinier dans une communauté de prêtre. La mère fera des remplacements dans cette communauté pendant la maladie de son père, chose qu'elle faisait également durant les vacances de ce dernier.

Lors du premier entretien, la mère dit, à propos de Jean, qu'il lui a fait ce que les deux autres réunis ne lui ont jamais fait. Lorsqu'elle dit cela c'est à propos des bouderies mais je la regarde et je me tourne étonnée vers Jean « Et bien à lui tout seul.... »

La mère rougit et prend des airs de jeune fille, elle semble avouer quelque chose et ses pudeurs de jeune fille sont à la fois émouvantes et me renseignent plus avant sur la nature du lien entre elle et son fils. Alors qu'elle évoque la spécificité du lien qui l'unit à Jean, celui-ci a spontanément pris une feuille et s'est mis à dessiner. Je le laisse faire et m'y intéresse par le regard au début puis je lui dit qu'il a dessiné tandis que sa mère parlait....

« Oui, non mais c'est nul » et il fait mine de le jeter.

Je le regarde plus attentivement et m'interroge à haute voix sur ce à quoi il pourrait nous faire penser. Je dis que cela m'évoque une locomotive... « Non, c'est autre chose » me dit-il.

« C'est un truc bizarre, un bonhomme sans bras, sans jambes....et ça c'est son arme... »  
(je ne parviens que difficilement à voire cet être bizarre)

« Tu veux dire que c'est un humain sans jambes ni bras ? avec une arme 10 fois plus grosse que lui ? » (ma locomotive est cette arme, soit la majorité du dessin)

« Non c'est pas un humain... et c'est qu'elle est loin l'arme.... Comment l'expliquer, c'est dur... c'est un jeu auquel je joue beaucoup avec mon copain ! »

La mère en profite pour souligner qu'effectivement pour jouer avec ses copains il n'oppose pas de résistance, contrairement aux devoirs.

Elle me parler de son peu d'autonomie pour cela et me dit qu'elle s'occupe pareillement de ses couches. Je l'invite fermement à le laisser gérer cela, qu'il a largement l'âge de s'occuper seul de ses couches. Je demande son accord à Jean qui dit « ok » sans lever la tête de son dessin qu'il complète un peu...

Lorsque j'aborde la question du respect de la confidentialité de la thérapie et d'une réserve concernant les questions sur ce qui s'est dit, Jean bondit presque de sa chaise et, d'un air revendicatif et excité reproche à sa mère d'avoir déjà trop parlé sur lui à ses copines, ce qui le met mal à l'aise.

Pourtant, son visage trahit une autre émotion qui est plus celle d'un plaisir excité, peu organisé.

Après ce premier entretien je recevrai Jean seul, et ce pendant plusieurs séances. Je remarque avec étonnement que je vais très rapidement oublier le problème énurétique, l'évacuer pour n'entendre principalement que son envie de partir, de s'évader loin des exigences scolaires, maternelles.

Pendant plusieurs séances les entretiens seront essentiellement axés autour de ses centres d'intérêts, ses activités sportives et les difficultés qu'il éprouve sur le plan scolaire. Cependant, une partie de notre lien m'échappait souvent tant il me semblait endormi et m'endormait par son aspect jovial, poupin, agréable. Je me laissais facilement séduire par cet aspect de lui assez lisse tout en étant étonnée lorsque, pendant les séances, il avait le regard qui était le flou et qu'il faisait mine de s'assoupir de torpeur et de se réveiller en sursaut.

Après quelques séances d'absences où il était parti en colonie, je retrouve Jean. Nous sommes à sa 3<sup>ème</sup> séance seul.

Il commence en me disant qu'il a été en colonie de vacances et que c'était super parce qu'il a fait tous les parcs. Il ajoute que c'était encore mieux parce qu'il n'était pas avec sa famille. Il ajoute qu'il va partir dès demain 3 semaines avec sa famille « au bateau » (ses parents et ses frères aînés naviguent. Jean a une passion pour tout ce qui a trait au domaine maritime, il va souvent plonger, navigue dès qu'il le peut avec son frère ou des amis. Son projet professionnel serait « architecte de bateaux »)

Je l'interroge sur ce qu'il a préféré durant son séjour : « les looping, les grands huit...mais c'est bizarre parce que moi ça me fait rien ressentir...pourtant on dit que ça fait peur mais moi non... Bon à part la tour infernale, là ça fait (fait le geste de quelque chose qui remonte dans son ventre). »

Pas de mots pour décrire ce qu'il ressent, il me le montre. Je l'imité en disant que « ça » n'a pas de mots ? « C'est comme si parfois dans le corps il y avait des sensations mais que tu n'aurais pas les mots pour les décrire... » lui dis-je. « Pourtant, tu sembles chercher à en ressentir de fortes ! »

« Oui, j'aimerais sauter en parachute, à l'élastique... comme mon frère... ou alors faire du rafale (l'avion) »

« Ah oui effectivement là ce serait un autre univers, en l'air, avec beaucoup de puissance ! »

Il me raconte qu'il a fait du rafting avec son père et son cousin...cela l'amène à évoquer un souvenir.

« Je devais sauter et attraper un rocher mais bon, j'avais un peu peur.. ; Après je l'ai fait et j'ai réussi à me raccrocher au rocher. »

La façon dont il me raconte cela je suis touchée par sa force de vie ainsi que la mise en danger... Je commente : « quel courage tu as eu ! »

« Mouais » (il sourit un peu »

« Ces sports à sensation ça m'a l'air d'être quelque chose que tu partages avec les hommes de ta famille, ton père, ton frère, ton cousin... »

« Oui, et je plonge aussi... mais avec les copains, une fois (il rit), on s'amuse à aller chercher des objets au fond de l'eau, une fois on a même ramené un scooter !! »

Ces copains restent assez flous dans son discours, il semble appartenir à différents groupes... certains ne viennent que pendant les vacances et plongent avec lui...

Il me dit que ce qui lui fait peur c'est lorsqu'il se retrouve au-dessus des grands fonds et

« là, il peut y avoir des gros trucs ! »

« ? »

« Ben, genre des requins... Mon père m'avait dit que les poulpes sont souvent dans ces creux... les poulpes c'est joueur mais c'est dangereux aussi... moi j'ai peur qu'ils se mettent sur ma bouche et... sa tentacule dans mon tuba... là oui ça me fait peur... »

Lorsqu'il me dit cela je suis complètement éveillée, contrairement aux moments où il me racontait avec beaucoup d'enthousiasme ses looping !

« J'aime pas nager au dessus des fonds de 7 mètres... j'adore plonger... »

Jean vient toujours très enthousiaste à ses séances, cependant, une fois dans la salle, s'il ne dessine pas, il peut se montrer très silencieux et s'endormir. Comprenant cet endormissement comme une défense, je peux le laisser aller à s'assoupir. Il se réveille souvent avec brusquerie, surjouant le réveil mais je ne partage pas avec lui ce que je perçois comme une excitation et non pas un jeu. Je reste présente, un peu plus à distance. Par cela, je cherche à lui signifier qu'il peut s'absenter dans la séance tout en étant assuré d'une continuité dans notre lien. En effet, cette capacité d'être seul en présence de l'autre, telle que la conceptualise Winnicott, est la traduction d'un sentiment continu d'exister suffisamment établi pour qu'il puisse s'éprouver dans la perte de la présence sensorielle de l'autre.

Dans son texte sur « Inhibition, Symptôme et angoisse », Freud développe l'argumentaire selon lequel l'angoisse se distingue d'un affect de déplaisir par le fait qu'il utilise des voies d'éconductions spécifiques.

Jean vient en séance comme à son habitude,

L'étude du processus de croissance chez ce jeune homme a été une invite à la considération de la remobilisation de modalités perceptives primaires durant l'adolescence car c'est alors que la communication constituée jusqu'alors entre lui et le monde est soumise à l'injonction de nouvelles données perceptives.

Je propose de considérer ici à la fois à des mouvements de déqualification sensorielles prenant source dans ces zones de confusion primaire, en deça d'une organisation schizo-paranoïde et qui s'apparente plus à ce que Tustin appelle, dans un autre champ, les trous noirs de la psyché. En effet, l'enveloppe corporelle de Jean est percée, elle est poreuse encore aujourd'hui et son symptôme énurétique en est une manifestation.

Je pense qu'il y a à la fois la tentative de requalification de ces éléments primaires et que pour cela Jean relâche sa vigilance en séance. Cette requalification procède de deux mouvements en dehors de la séance et en dedans, exprimant là la double fonction de limite de la peau psychique.

En dedans, ce sont les agirs qu'il expérimente, la mise en mouvement de son corps lorsqu'il dessine mais également l'expérimentation d'un corps immobile qui se détend et qui lui permet de traverser ce qui je pense l'angoisse énormément, l'angoisse d'un vide sans fond, d'un néant abyssal dans lequel il n'aurait pas de bouée de remontée...

En dehors, nous observons cela par l'inquiétude qu'il mobilise chez sa mère dans sa « fugue » chez sa grand-mère, les résultats scolaires qui sont moyens mais également par le questionnement que la mère est amenée à conduire sur sa vie de couple, sur la différence entre la sexualité de ses parents celle actuelle et celle fantasmée. La mère viendra en séance me parler. J'observe ce mouvement après qu'elle m'ait offert une boîte de chocolat énorme, nous étions encore à ce moment dans un mouvement où je n'étais pas autre, où j'étais encore un objet interne à contrôler. La tiercéisation introjectée se fera par petites touches.

Je propose ici de suivre le processus thérapeutique selon le mouvement du dessin en séance.

La clarté du propos de cet article sous-tend une certaine linéarité dans la présentation du processus, alors que cela ne correspond que dans ses grands mouvements au processus psychique, l'étude plus détaillée montre qu'il est fait d'aller-retour entre ces niveaux de pensée.

Freud pose les bases du mouvement projectif lorsqu'il parle de la constitution du moi non seulement comme d'une surface mais également comme la projection d'une surface. Lorsqu'il dit que le « *Moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais lui-même la projection d'une surface.*<sup>1</sup> » (Date ???), il révolutionne la conception classique du psychisme puisqu'il pose le moi dans un double perspective qui constituerait à la fois l'écran projectif et le mouvement qui va de la source projective au but.

La suite de son énoncé accentue encore l'ancrage corporel du psychique :

*« Le moi est finalement dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui ont leur source dans la surface du corps. Il peut ainsi être considéré comme une projection mentale de la surface du corps, et de plus (...) il représente la surface de l'appareil mental. »* 1927, p. 164

C'est une ligne de pensée forte et structurante pour le travail thérapeutique avec les adolescents chez qui l'expression subjective passe par la mise en scène du moi selon différents niveaux d'organisation intrapsychique et intersubjectif.

La mise en scène peut être figurative,

**-Figuration du moi et enveloppes psychiques : Etablissement d'un lien de dépendance :**

La mise en scène peut être mise en mouvement corporel, un passage par l'acte où le « mouvement vers » signe la quête d'un objet à constituer pour, en retour qu'il participe à la constitution d'une enveloppe psychique pré-narrative.

Ce premier temps de transformation d'un monde sensori-moteur en un monde psychique est particulièrement décrit dans les fonctionnements autistiques mais se retrouvent également chez des individus avec des organisations plus secondarisés chez qui existe, de manière isolée ce que D. Melzter nomme ces « enclaves autistiques ».

---

<sup>1</sup> FREUD S. 1923, p. 270

Nous articulons cette idée pour Jean ce qu'il manifeste d'une enveloppe psychique insuffisamment sphinctérisée. L'énurésie symptôme précoce réactualisé par la résurgence pubertaire.

**-Différenciation et délimitation soi/autre : le squiggle, une trace qui s'efface, une double limite qui s'établit. Processus primaires prégnants.**

Le squiggle est une technique thérapeutique originale initiée par Winnicott, à mi-chemin entre le jeu et le dessin où l'enfant et le thérapeute, chacun à leur tour, transforme une trace, un gribouillis, en un dessin plus figuratif. Il s'agit avant tout pour Winnicott d'un moyen « d'entrer en contact avec l'enfant »<sup>2</sup> (WINNICOTT, 1971, p. 5) afin de lui permettre d'accéder à sa créativité primaire. Sur le plan théorique il s'inscrit dans le champ de l'espace transitionnel et ainsi la rencontre telle qu'il la conçoit est plurielle

Chez Jean, la possession primaire de l'objet a été partielle et une part de cet objet est fixée par projection identificatoire aux objet internes endeuillés de sa mère. N'oublions pas que le propre de ce mécanisme de défense primaire est son mouvement dynamique. Le passage main/bouche-sein vers main-sexe s'est fait pour une part mais pour une autre s'est fétichisé et la séparation, psychique comme issue de l'élaboration de la reconnaissance du lien (donc d'une différence) soi/autre a été trop rapide.

La qualité à la fois excitante de l'objet et désorganisatrice s'est structurée par fixation à une zone somatique d'écoulement, ici l'énurésie, un trou d'où s'exprime la souffrance de la non-différenciation. La charge affective se trouve à cet endroit sans représentation et est déplacée à d'autres zones comme cet autre orifice qu'est la bouche. Cependant, là encore la force de la censure psychique s'exerce.

Par le dessin/joué, nous observons une reprise de ces mouvements de déplacements à la fois dans le bureau, sur la surface plane du tableau ou de la feuille, ainsi que dans la qualité émotionnelle partagée. Ces trois plans représentent les mouvements psychiques conduisant à une activité représentative.

Dans ce mouvement s'opère une liaison des différentes zones érogènes. Lorsque Jean dessine sur le tableau il lâche quelque chose et dans le squiggle il relâche pour le plaisir de lâcher un trait spontané. La maîtrise du tracé viendra dans un second temps avec la transformation de ce trait. Un certain plaisir anal se réexpérimente et s'autoérotise par le passage par le regard : l'œil ouvre l'espace du relâchement. Cette opération de liaison sensori-motrice, dans un espace ouvert introduit l'autre comme contenant primaire, il s'agit ici d'une reprise d'un processus précoce de symbolisation où, de la comodalité sensorielle se construit le psychique.

**-Représentation du fantasme : symbolisation, ouverture vers l'expression symbolique**

L'aire transitionnelle n'est possible que si le sujet en tolère le paradoxe et ne cherche pas à le résoudre. Nous nous retrouvons alors dans une déformation défensive de cette aire qui se fétichise, entraîne confusion psychique.

---

<sup>2</sup> WINNICOTT D. W. 1971. La consultation thérapeutique et l'enfant. Paris : Gallimard. p. 5.

Le dessin et plus particulièrement encore de jeu de dessin qu'est le squiggle ouvre la possibilité d'un espace de figuration graphique de soi et de l'objet. C'est ce que L. Barbey appelle le « mouvement de forme » (p. 194), dénomination qui nous permet de penser celle qu'a mise en place Jean. Voici comment elle qualifie ce processus : « Le dessin est alors un lieu de projection transitionnelle. Il fait apparaître, il figure l'objet dans un mouvement qui est simultanément d'objectivation, de reconnaissance d'existence en dehors et d'appropriation de sa figuration symbolique possible dedans » (p. 194).

En effet, dans le dessin partagé entre Jean et moi, le mouvement est fondamental car il permet, entre autre de figurer la séparation entre soi et l'objet et de ce fait participe à un mouvement de subjectivation.

Dans les dernières séances la délimitation de son enveloppe corporelle est plus établie et Jean a un tracé plus maîtrisé, il n'a plus besoin de tant d'espace entre lui et l'objet pour qu'il y ait différenciation. Ainsi, j'observerai un rapprochement vers moi dans l'espace du bureau en même temps qu'il se mettra spontanément à s'appuyer sur le graphe pour me faire partager ses images visuelles, son monde interne. Le dessin s'accompagne de la parole, le mouvement est beaucoup plus fin et nous retrouvons, de manière condensée, des éléments sensori-moteurs des premiers tracés dans le mouvement même de l'écriture, dans le choix des couleurs, l'encadrement de certains intitulés.

La représentation d'une double enveloppe psychique est encore ici représentée, particulièrement pour certains contenus symboliques

Le travail analytique avec les adolescents, dans sa dynamique transférentielle, est considéré par D. Meltzer comme comparable à celles des psychotiques. En effet, si pour les enfants, le transfert s'établit sur des externalisations de ses objets internes, pour l'adolescent il s'agit de parties du soi et à ce titre entraîne des mouvements de collusion narcissique importante.

Les objets externes ne sont pas des substituts des objets internes mais sont des objets du soi. Ainsi «

*« Quand la puberté sape ces défenses obsessionnelles sous l'influence de la poussée génitale, il se forge, à la base de la vie sociale, un changement spectaculaire. (...) Dans les rêves et les associations, il apparaît qu'un renouveau de clivage du Soi et des objets s'est produit et exige une nouvelle élaboration du développement infantile prégénital, à la lumière des nouveaux désirs et des nouvelles capacités au niveau génital. »* p. 205, D. Meltzer, Le processus analytique.

*« Au fur et à mesure que la puberté évolue vers l'adolescence, le clivage se modifie et redevient mieux agencé, divisant les structures infantiles en segments mieux intégrés, « bon », « mauvais », « masculin », « féminin », avec une certaine répartition de l'intellect et de l'affect. »*

Meltzer souligne deux qualités propre à la puberté : l'instabilité et la force avec la remobilisation des processus de clivages qui sont là pour rétablir un équilibre non pas entre les objets internes projetés à l'extérieur mais les objets narcissiques, les parties du soi, essentiellement constituées par des éléments sensoriels et émotionnels. Nous devons donc considérer le mouvement par lequel l'adolescent doit requalifier le monde qui l'entoure en utilisant à la fois des mécanismes psychiques déjà utilisés, ainsi nous voyons remobilisées ses identifications à une fonction parentale contenant tant sur le

plan physique que psychique, mais aussi une autre fonction contenante et excitante qui est celle du groupe de pairs.

Revenons un instant au dernier dessin de Jean, celui qui représente une scène d'un film où sont représentés des cercueils d'où s'écoule du sang.

Chez Jean les sensations sont interdites et c'est par la figuration de représentations de mots dans un

Définition sur la représentation de chose/représentation de mot :

Dans ces cas des processus de pensée schizophréniques, organisés autour du clivage : l'investissement est maintenu sur les représentations de mot mais sans lien avec les représentations de chose. De ce fait, les mots ne représentent pas mais sont la chose, il ne s'agit pas d'une pensée symbolique.

Un trou et est un trou, que ce soit le vagin ou le pore de la peau.

Chez Jean nous ne sommes pas à un tel niveau de pensée régressive mais plutôt à une pensée préfigurative inhibée dans sa capacité représentative. Pour cela il faut tout d'abord que la mère-thérapeute puisse contenir les projections sensori-motrices et les contenir en un retour éventuellement transformé, en tout cas qui ne suscite pas de désorganisation. La qualification des éléments projetés est essentielle dans ce mouvement car il introduit la tiercéité : le détail est introduit dans le tout. Il n'y a

La peau psychique a été décrite par E. Bick comme ayant une force de liaison passive qui maintient ensemble les différentes parties du self. Il s'agit d'un mécanisme primitif d'intégration qui permet la construction d'un espace interne délimité, dans un premier temps, par la peau. Or cette peau ne peut soutenir le processus de différenciation dedans/dehors qu'à l'aide d'un objet externe qui permet ce travail d'intégration sensorielle et de différenciation des espaces internes et externes. Il s'agit d'un processus de croissance psychique, contrairement à celui d'incorporation qui n'a pas cette dimension de transformation élaborative. C'est ce qu'elle décrit comme étant le processus d'introjection qui peut être défaillant ce qui a pour conséquences de maintenir des zones du self, certaines dominées par la sensorialité, dans un état d'indifférenciation.

*« Tant que les fonctions contenantantes n'ont pas été introjectées, le concept d'espace à l'intérieur du Self ne peut pas survenir. L'introjection, c'est-à-dire la construction d'un objet dans un espace interne, est de ce fait affaiblie. En son absence, le fonctionnement en identification projective se poursuivra obligatoirement de façon inchangée et toutes les confusions d'identité qui l'accompagnent se manifesteront » (E. BICK, 1967, p. 135).<sup>3</sup>*

A la naissance d'un enfant, les parents peuvent reporter sur lui l'investissement d'un objet de leur passé. L'investissement narcissique massif dont l'enfant fait preuve a été décrit par Freud en 1914 où l'enfant, « His majesty the baby » vient, projectivement,

---

<sup>3</sup> BICK E. « L'expérience de la peau dans les relations d'objets précoces. » 1998. HARRIS WILLIAM M. Dir. Les écrits de Martha Harris et d'Esther Bick. Lamor-Plage : Hublot.

combler les blessures narcissiques de ses parents. Un point dans cet article nous semble ici intéressant concernant la relation de Jean avec ses parents :

« *Le point le plus épineux du système narcissique, cette immortalité du moi que la réalité bat en brèche, a retrouvé un lieu sûr en se réfugiant chez l'enfant* » Freud, 1914, p. 96.

Il s'agit d'une période particulièrement intense quantitativement et l'enfant est alors en pleine construction et les parties de son soi ne sont pas encore distinctes de celles de ses objets externes. Or quel mandat plus impérieux que celui de protéger le propre narcissisme blessé de ses parents ? La réparation maniaque des